



Andrée Ferretti

# *FULGURANCE*

Textes choisis

Préface de  
Djemila Benhabib

Postface de  
Fannie Bélanger-Lemay





# Fulgurance

*Textes choisis*

## **De la même auteure**

*Renaissance en Paganie*, roman, Montréal, l'Hexagone, 1987.

*La vie partisane*, récits, Montréal, l'Hexagone, 1990.

*Les grands textes indépendantistes. Écrits, discours et manifestes québécois (1774-1992)*, en collaboration avec Gaston Miron, Montréal, l'Hexagone, 1992.

*Le Parti québécois: pour ou contre l'indépendance?*, pamphlet, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.

*La passion de l'engagement. Discours et textes (1964-2001)*, colligés et présentés par Michel Martin, Montréal, Lanctôt éditeur, 2002.

*L'été de la compassion*, roman, Montréal, VLB éditeur, 2003.

*Les grands textes indépendantistes*, tome 2, 1992-2003, Montréal, Typo, 2004 ; tome 1, 1774-1992, en collaboration avec Gaston Miron, réédition, Montréal, Typo, 2004.

*Renaissance en Paganie* suivi de *La vie partisane*, réédition, Montréal, Typo, 2005.

*Écrire pour qu'arrive le Grand Soir*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2005.

*Mon chien, le soleil et moi*, nouvelles, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006.

*Bénédicté sous enquête*, roman, Montréal, VLB éditeur, 2008.

*Roman non autorisé*, roman, Montréal, l'Hexagone, 2011.

*Pures et dures*, nouvelles, Montréal, Les Éditions XYZ, 2015.

*Mon désir de révolution*, Montréal, Les Éditions XYZ, 2015.

Andrée Ferretti

Fulgurance  
*Textes choisis*

Préface de Djemila Benhabib

Postface de Fannie Bélanger-Lemay



Presses de  
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Maquette de couverture : Laurie Patry

Mise en pages: In Situ

Illustration de la couverture :

Dessin de Claire Aubin

Graphisme de Juli Aubin

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2016

ISBN : 978-2-7637-2997-8

PDF : 9782763729985

Les Presses de l'Université Laval

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

## Table des matières

Mot de l’auteure.....	1
Préface de Djemila Benhabib .....	5

### Partie 1

#### Persévérer dans son être

Une grille pour décoder la politique du monde ...	17
Maurice Séguin et le mouvement indépendantiste .....	19
Hommage à Pierre Bourgault.....	27
Le cœur du problème .....	31
Octobre 70 – Notre part de responsabilité.....	33
Le patriote Paul Rose .....	37
<i>Eau secours</i> .....	38
Qu’espérer? .....	45
C’est reparti – La machine de guerre contre la nation québécoise .....	47
Notre invaincue aliénation nationale.....	48
Cap sur l’indépendance .....	51
La fidélité .....	55
L’intelligence révolutionnaire de PKP.....	56

**Partie 2**

**Intermède philosophique**

Les 3 dangers de la mondialisation.....	61
Le monde selon Spinoza .....	63
Le plus complexe à venir .....	67

**Partie 3**

**Intermède anthropologique**

Chair et langage, mon amour.....	101
----------------------------------	-----

**Partie 4**

**Et créer**

Enseignement de la littérature québécoise.....	115
Le prince insurgé .....	119
Michel Chartrand, un grand artiste .....	125
Hélène Pedneault – Le désir créateur.....	128
Le projet de Victor-Lévy Beaulieu: ambitieux, risqué, terrible .....	133
L'œuvre de Louky Bersianik.....	139
Guibord s'en va-t-en guerre.....	144
À même l'oubli – ou le problème de la survivance .....	146
Le marcheur – Hommage à Gaston Miron .....	152
Pourquoi il faut lire Sollers .....	157
Postface de Fannie Bélanger-Lemay.....	161



## Mot de l'auteure

Un véritable intellectuel croit qu'il est responsable de toute sa culture nationale. Maintenant éditeur, auparavant professeur de philosophie dans un collège, André Baril est de cette trempe. Ce recueil de plusieurs de mes textes de tous ordres, publiés ici et là au cours des trois dernières décennies, est son œuvre. J'approuve son choix et je l'assume. Avant tout, je le remercie de l'intérêt constant qu'il a manifesté pour les diverses expressions de mes idées politiques et de mes réflexions philosophiques, de même que pour ses commentaires qui m'ont permis de rectifier plusieurs écrits et de les étoffer, quand ce n'était pas de les jeter au panier. Preuve qu'il n'y a pas autonomie absolue du discours engagé, ses élaborations et convictions se modifient dans les échanges, se renforcent dans les meilleurs cas. Cette démarche intellectuelle caractérise les relations tant amicales que professionnelles d'André Baril avec ses interlocuteurs. Avec moi, spécifiquement. Je lui en suis reconnaissante.

Faite de pensée et de mémoire réelle, l'aventure intellectuelle et littéraire de Djemila Benhabib s'avère essentielle, tant elle manifeste clairement le lien entre sa vie et son œuvre. Ce lien tient tout entier dans sa lutte constante pour la liberté sous toutes ses formes et dans tous les moments de son existence.

Que cette femme, libre entre toutes, souligne puissamment dans sa préface mon sens de la liberté et mon combat pour la faire triompher ici comme ailleurs, dès

maintenant et pour l'avenir de tous les humains de la terre, m'honore et me réjouit. Djemila Benhabib sait par expérience que la liberté est contagieuse. Elle en donne donc l'exemple et celui-ci me conforte dans mon désir inassouissable d'en inculquer les principes et les bienfaits partout et toujours. Merci mon amie.

L'analyse consacrée par Fannie Bélanger-Lemay à mes divers écrits, y compris à mes romans, plonge ma démarche intellectuelle dans un rapport entre ma pensée connaissante et mon aventure existentielle dont j'ai toujours été inconsciente. Je suis étonnée et, je le reconnais, ravie de découvrir la complexité qu'elle prête à ma pensée et à ses multiples expressions. Comme Djemila Benhabib, Fannie Bélanger-Lemay attribue cette dimension de ma parole et de mon action à mon permanent souci pour la victoire de la liberté sur toutes les formes d'aliénation.

Plus que tout, j'apprécie l'accent mis par cette fine et savante analyste de ma relation avec Spinoza. Les personnes qui ont lu mon roman *Bénédicté sous enquête* ont compris que je suis spinozienne de naissance. Fannie Bélanger-Lemay le met en évidence.

Œuvre de la peintre et sculptrice Claire Aubin, le timbre apposé sur la couverture de l'ouvrage affiche de manière aussi forte qu'émouvante la confiance dans la victoire de mes luttes pour l'indépendance du Québec. C'est un cadeau luxueux, de *lux*, lumineux.

Le journal *Le Devoir*, la revue *L'Action nationale*, le magazine littéraire *Nuit Blanche*, les éditions du Septentrion, et plus anciennement les revues *Possibles*, *Parti pris*, *Moebius* et *Combats* ont accueilli dans leurs pages les multiples et diverses expressions de mes idées, intuitions et sentiments, en un mot de ma pensée. C'était parfois de leur part un geste audacieux dont je leur sais gré.

Certaines utopies s'enferment farouchement dans un isolement infructueux. D'autres sont plus ouvertes, expansives et militantes. Le désir de liberté relève d'une certaine manière de l'utopie. Plus fondamentalement, c'est un objectif. Atteignable. C'est le but de mes luttes, comme mes textes, ici réunis, l'exposent avec l'intention de le démontrer.

Andrée Ferretti



## Préface

Andrée Ferretti, la femme aux yeux pétillants, à la parole ardente et à la plume combative qui a franchi sereinement le cap des 80 ans (oui, c'est bien cela), fait le choix de rester elle-même, fidèle à ses profondes convictions et à son engagement politique depuis toujours en faveur de l'indépendance du Québec. Je sais combien il faut de courage pour rester debout envers et contre tous. J'en ai fait l'expérience moi-même. Ainsi donc, depuis ma première rencontre avec elle, voilà quelques années déjà, Andrée, la bouillonnante, est entrée dans ma vie par la grande porte. Depuis, elle ne cesse de m'émouvoir.

Car elle parle, écrit, agit... en femme libre. Ce n'est pas rien. C'est même TOUT. Habiter le monde dans sa plénitude n'est pas à la portée de tous. Seules quelques personnes y parviennent. Et Andrée Ferretti est incontestablement du nombre.

À une époque où triomphe l'argent, où le bruit parasite trop souvent la parole intelligente, où s'installe une incompréhension de plus en plus grande envers le politique, où l'éloge de la banalité ne cesse de fracasser des sommets d'audience alors que s'opèrent un désenchantement du monde ainsi qu'un lent glissement vers le confort et l'indifférence, Andrée Ferretti, l'humaniste, met en garde l'humanité contre ses pulsions de domination et de destruction. À l'heure où la mondialisation s'efforce de tuer en chacun de nous le sujet politique pour le remplacer par un vulgaire consommateur acculturé et désincarné, l'intellectuelle indépendantiste

insiste sur la nécessité de se réapproprier notre espace politique pour y forger notre destin national.

Pour elle, l'enjeu est clair dès le départ : être libre et le devenir politiquement. Cette liberté, elle l'a cherchée en dehors d'elle-même, dans la prise de conscience de la dignité humaine. Cette liberté, elle la veut pour elle et pour les siens. Ce qui lui importe c'est l'émancipation politique de son peuple en tant que nation et État. « Non, je ne veux pas mourir en apatride ! », répète-t-elle souvent entre deux gorgées de vin, entourée d'amis, dans sa chaleureuse demeure encombrée de livres, dans un village de l'Estrie, qui donne sur un domaine aux arbres centenaires. Osez être des femmes et des hommes libres, tout comme l'ont été d'innombrables peuples avant nous, suggère-t-elle livre après livre. En ce sens, l'essayiste pose exactement la même question philosophique qui turlupinait Étienne de la Boétie en son temps dans son texte essentiel, publié en 1549, le *Discours de la servitude volontaire* : « Pourquoi un seul peut gouverner un million, alors qu'il suffirait à ce million de dire non pour que le gouvernement disparaisse ? » La liberté ne tient qu'à nous, insiste-t-elle. Or, le chemin pour y parvenir semble incertain. L'esprit grégaire qui a contaminé notre société consumériste n'est guère propice au grand bouleversement. Face à cette surdité volontaire, difficile de se faire entendre. Seule la pulsion du désir immédiat trouve un écho dans la vacuité ambiante. De plus, une loi mystérieuse de la vie veut que ce que l'on connaît semble moins effrayant que ce que l'on anticipe.

Le Canada n'est pas une dictature. Reconnaissons qu'en son sein le Québec a fait des pas de géant. Et ce malgré son statut de province. Alors, beaucoup se complaisent dans l'étroitesse d'un statut taillé sur mesure pour ne pas trop nous écorcher, suffisamment « élastique » pour nous rapetisser, peu à peu, un jour à la fois, tout en nous donnant l'illusion de participer à quelque

chose. On ne sait trop quoi, d'ailleurs. Rien qui ressemble à un destin national. Sauf que rien n'est pire que de marcher sur des fondations fragiles que l'on croit être immuables à l'échelle du temps long de l'histoire. Justement, il est là le problème. Et la seule question de fond, aujourd'hui, qui devrait retenir notre attention est celle de savoir si, un jour, nous habiterons ce territoire que nous avons façonné depuis quatre siècles comme des fantômes de nous-mêmes. À vrai dire, des civilisations entières ont disparu au fil de l'Histoire. Plus proche de nous, des États sont rayés petit à petit de la carte. En Amérique du Nord, le français est une langue en péril. Face à ces phénomènes, comment ne pas penser laisser à nos enfants les meilleures conditions de leur survivance? D'autant plus que notre essoufflement se fait sentir à l'échelle du Canada. Notre poids démographique ne cesse de diminuer. Notre influence politique s'amoindrit d'années en années. Il est question, ici, d'une tendance. On n'est pas dans le simple coup de sonde instantané d'une conjoncture particulière. En ce sens, la panne du Québec n'est nullement conjoncturelle mais structurelle. Elle est due à la place que nous occupons dans la fédération. Un État privé de l'ensemble de ses leviers décisionnels atteint, tôt ou tard, les limites de son développement. C'est cette histoire de notre lente disparition collective que certains spécialistes du déni de réalité cherchent à tout prix à minimiser et à masquer que Ferretti retrace au fil de ses lumineuses réflexions.

Alors que faire?

Dès son jeune âge, Andrée Bertrand (de son nom de jeune fille) souhaite exister autrement. Penser par elle-même. En voilà une idée! Quelle posture effrayante pour les esprits contaminés par la peur! À une époque où l'Église contrôle et assujettit, elle revendique une autonomie pleine et entière. Elle marche sur les pas de

Spinoza alors que sa mère la confie à la garde des religieuses à l'âge de 11 ans. C'est d'ailleurs là que cette libre penseuse découvre la magie des livres, la force des mots et la puissance de la langue. Avec les mots, son horizon s'élargit de façon grandiose à des dimensions insoupçonnées. Un cerveau de femme libre lui pousse dans la tête. Un indicible espoir l'habite. Un désir de révolution naît. Au fil de ses lectures, une vision se profile. Une conscience se met en mouvement. Elle se saisit dès lors de sa condition de fille d'ouvrier pour appréhender son histoire dominée par les Anglais. La Montréalaise gît sur une blessure à ciel ouvert. Par moments, elle se sent étrangère dans sa propre ville. Devrait-elle s'excuser d'exister? Placée au bas de l'échelle, chaque regard est un crachat, chaque parole exprimée dans la langue des dominants est une injonction. Confrontée au silence, elle vit sur le cratère d'un volcan. D'en bas, la perspective du monde donne le vertige. Personne ne choisit le hasard de sa naissance. Pour autant, s'affranchir de sa condition devient un préalable pour qui refuse la fatalité. La rebelle est de cette graine-là. Que de retard à combler! Devant l'énormité de la tâche, inutile de se complaire dans l'attentisme.

Allez, au boulot! Debout!

Entendez-vous cette poésie enfouie dans le cœur de ceux qui n'ont pour seule force de travail que la force de leurs bras? Cette musique des braves gens résonne en la gamine. Les pauvres sont partout les mêmes, qu'ils triment dans une usine de Naples, dans une mine d'Asbestos ou dans un port d'Alger. Les mots désertent leurs existences et leurs fronts ruissellent de sueur. Dans leurs bouches, les mots sont tout juste « utiles » à rendre compte de l'immédiateté d'un quotidien formaté pour servir et à obéir. Ces gens-là ne parlent pas, ils murmurent. Ces gens-là ne marchent pas, ils courent. Ces gens-là ne dorment pas, ils roupillent. Cela s'appelle



vivoter, vivre par procuration. Faire semblant d'exister alors qu'on se meurt de l'intérieur. La domination exige l'effacement, l'aliénation, voire le renoncement à soi. Dans ces conditions terriblement précaires, toute participation politique demeure illusoire. La militante comprend très tôt, très jeune, que l'émancipation sociale et l'émancipation politique vont de pair et sont donc indissociables. C'est pourquoi la femme de gauche saisit la nécessité de s'approprier pleinement sa langue pour raconter au monde entier l'universel de sa condition et celle des siens tout comme l'ont fait avant elle Albert Memmi et Frantz Fanon. Elle veut porter leurs paroles et exprimer leurs espoirs. Elle aspire à le faire d'égal à égal, de nation à nation. Elle n'accepte donc aucune tutelle, aucun intermédiaire. Cette manière d'appréhender le monde du point de vue d'une minorité en Amérique du Nord nous éclaire du coup sur les conditions d'existence de la pluralité et de la nécessité de conserver intacte la trace de chaque culture et de chaque peuple qui fait la richesse de notre biodiversité. Ainsi, cette citoyenne du monde met de l'avant le pouvoir de la culture, de l'art, de la connaissance et de l'éducation et plaide dans ses analyses pour un réalignement du politique sur le bien commun.

Lire Ferretti éveille, stimule et secoue. La comprendre exige des efforts. Non, la militante n'est pas de tout repos. L'écrivaine aussi d'ailleurs. Elle est entrée en écriture comme on entre en résistance, par la porte étroite de la survie. Elle écrit comme elle respire. Sans retenue. Sa franchise intellectuelle désarme. Son franc-parler décoiffe. Et comble du comble, elle assume fièrement la radicalité de sa pensée. Très tôt, elle en appelle à une rupture avec le système fédéral et monarchique canadien, le libéralisme anglo-saxon. Convaincue de la justesse de son choix, elle refuse les compromis quitte à faire d'elle LA « radicale » parmi les plus « radicaux ».

Non, elle n'est pas douée pour les demi-mesures. Elle ne se laisse guère entraîner dans le tourbillon des compromissions. Car sur ce sujet-là, nul ne sait à quel moment exactement s'arrête le compromis. Surtout, qui en trace les limites? Forcé de constater qu'une fois le doigt mis dans l'engrenage des compromissions, la marche arrière est presque impossible et le prix politique à payer, exorbitant. Bref, Ferretti n'est là ni pour flatter les puissants, ni pour plaire aux dominants, ni même pour caresser dans le sens du poil les camarades de son propre camp qui remettent trop souvent aux calendes grecques le moment crucial de la rupture. Sa façon de tenir tête aux uns et aux autres nous force à aller au fond des choses et à nous poser les vraies questions au sujet de notre existence. Mais pourquoi vivons-nous, au juste? Quel objectif caressons-nous, au fond? Les livres de la philosophe bruissent des voix de ses compagnons de route qui alimentent sa flamme intérieure depuis près de soixante ans, tels Gaston Miron, Michel Chartrand, Paul Rose, Hélène Pedneault, Pierre Bourgault, Victor-Lévy Beaulieu, Pierre Falardeau, Gérald Godin, Hubert Aquin et Louky Bersianik, pour ne citer que ceux-là sans oublier la pensée d'un Maurice Séguin et celle d'un Michel Freitag qui ont considérablement façonné la sienne.

J'ai l'intime conviction qu'il faut être déjà libre pour vouloir accoucher de la liberté. Il faut avoir terriblement manqué de liberté pour en assumer les risques. Il faut avoir une compréhension profonde de la condition humaine pour rêver de son affranchissement. Il faut tenir son peuple en grande estime pour vouloir l'élever à l'indépendance. Il faut avoir foi en l'humanité pour supporter l'enfermement dans la geôle durant 51 jours. En sortir et continuer son combat coûte que coûte. Au sujet de son emprisonnement dans la foulée des mesures de guerre d'octobre 1970, Andrée me confie un jour: « Je

n'ai jamais été aussi libre que dans cette prison. Je savais pourquoi j'y étais. Pour l'indépendance de mon pays. » Une vive émotion m'a traversée. J'ai instantanément pensé aux femmes de la guerre de libération algérienne, emprisonnées, torturées, dont quelques-unes ont été condamnées à mort par le régime colonial français. Pour moi, Ferretti est de cette trempe-là. La liberté ne se construit ni dans la paresse ni dans la tiédeur. Elle est un projet exigeant dont la bougie d'allumage est la naissance d'une conscience nationale. Le peuple en est donc le moteur. C'est vers les petites gens que Ferretti oriente toute son action politique au sein du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) dont elle est élue vice-présidente en 1967. Elle va à leur rencontre d'une ville à l'autre et d'une bourgade à l'autre, pour les convaincre de la nécessité de s'engager dans la lutte pour l'indépendance nationale.

Aujourd'hui encore, pour l'infatigable militante, toutes les occasions sont bonnes pour sonder le cœur et la tête de ceux qu'elle rencontre sur son chemin. Elle s'en va chercher un bout de fromage à l'épicerie, elle en profite pour cribler son épicier de mille et une questions sur tel événement survenu au cours de la semaine. Elle s'en va acheter une baguette de pain, elle entame une conversation avec le boulanger. L'un de ses voisins lui rend visite, voilà une opportunité inespérée de recueillir ses impressions sur telle mesure adoptée par le gouvernement. Un travailleur vient s'occuper de son domaine, elle le convie à un café. Elle est comme ça, Andrée. Proche du peuple, nullement enfermée dans sa tour d'ivoire. N'empêche que l'écrivaine a ses habitudes. Lorsqu'elle se consacre à l'écriture, très tôt le matin, il vaut mieux ne pas rôder près de sa porte fermée à double tour.

Sauve qui peut!

Il y a encore dans le cœur de cette octogénaire quelque chose de la petite fille qui nous fait un peu sourire et nous gonfle d'orgueil. Certes, sa vue a un peu baissé et ses pieds la fatiguent de plus en plus. Cette patriote est une véritable force de la nature. « J'ai une bonne santé, que voulez-vous ? », assume-t-elle. Sa capacité d'émerveillement est restée intacte. La force de sa rhétorique n'a pas pris une ride. À la voir aller d'une activité à l'autre, on est presque étourdi. Elle marche sereinement pour participer à une séance de signature dans un salon du livre, donner une conférence destinée à de jeunes étudiants dans une université, animer une causerie dans une librairie ou encore prendre la parole au souper annuel de l'Action nationale. Mais il y a plus. Il y a en elle, encore aujourd'hui, cette conviction profonde qu'elle peut changer le monde. En ce sens, Kant l'habite mais c'est Spinoza qui la guide.

Quel est donc le secret de sa longévité politique ?

Pour elle, vivre tout comme s'engager est un art qui se célèbre dans les passions de la chair, les joies de la famille et le bonheur des rencontres amicales. Andrée est une femme enjouée qui se méfie des passions tristes et place à un niveau supérieur l'amitié. Quand elle aime, elle aime. Elle sait aimer. Surtout, ne lui demandez pas de choisir entre la politique et l'amour. Elle veut les deux. Elle se réclame et de l'un et de l'autre. Spinoza, son maître philosophique, lui a enseigné à s'approprier la volupté de son corps et la vivacité de son esprit. Elle aime les grandes tablées, le bon vin et le chocolat. Lorsqu'elle reçoit, elle ne tolère personne dans sa cuisine. « Allez, allez vous asseoir », ordonne-t-elle à ses convives alors qu'elle veille aux moindres petits détails, l'un après l'autre. Autour de cette cheffe d'orchestre, les occasions d'échanger sont nombreuses. Andrée aime mélanger les générations et les genres.